

# Krzemień-Ojak, Sław

---

## Vico et le XXe siècle

---

Organon 6, 187-196

---

1969

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



*Sław Krzemień-Ojak* (Pologne)

## VICO ET LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Dans le manuel scolaire italien d'histoire de la philosophie dans la partie consacrée au interregnum intellectuel qui sépare Galilée de Croce de toute la pléiade de philosophes italiens seul Giambattista Vico s'est vu consacrer au lieu une simple information un vaste chapitre à part car il fut le seul à qui on a attribué la fonction non d'un simple porte-parole de son temps mais de représentant de la pensée créatrice nationale<sup>1</sup>. Au programme scolaire Vico s'est trouvé pour la première fois au début des années vingt de notre siècle en résultat des tentatives unanimes de deux réformateurs de l'enseignement italien: B. Croce et G. Gentile. Il serait toutefois simplifier que de supposer que c'est l'effort individuel de ces personnages, d'ailleurs influents, qui a fait que l'idée de Vico est devenue sujet de l'enseignement général: Croce et Gentile ont pu introduire son nom dans les manuels car Giambattista Vico fut en effet le plus éminent penseur italien d'après le Renouveau. Sinon depuis deux, du moins depuis un siècle et demi les visions baroques et entremêlées de Vico sont un point de repère traditionnel, une pierre de touche constante pour tous les courants intellectuels, groupes idéologiques, partis politiques, pour tous les éminents créateurs, hommes de science, idéologues. Quiconque dans ce pays a entrepris de définir sa propre place dans la culture nationale a dû inévitablement passer par le test de Vico pour y apercevoir les ancêtres de sa propre famille ou ceux de la famille de ses adversaires. Dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle un grand rôle popularisateur a été joué par Jules Michelet<sup>2</sup> conquis par la vision de l'histoire apportée par ce

<sup>1</sup> L. Stefanini, *La storia della filosofia moderna*, SEI, Torino 1960.

<sup>2</sup> La traduction française de la *Science nouvelle*, par J. Michelet pourvue d'une vaste introduction commentant la vie et l'œuvre de Vico a paru en 1827: depuis ce moment pendant plusieurs dizaines d'années Michelet a popularisé incessamment le personnage de Vico.

philosophe — il faut toutefois se rappeler qu'en lui-même cette passion fut éveillée par les Italiens impressionnés par la grande cause de la doctrine de Vico depuis au moins 1800. En Italie tout le monde, se mêlait à d'interminables débats: Cuoco, Rosmini et Gioberti, Lomonaco et Ferrari, De Sanctis, Ardigò et Cattaneo<sup>3</sup>. Quand le jeune Michelet avait visité l'Italie, Vico était sur toutes les lèvres: on publiait ses textes, on le commentait et discutait, on lui élevait des monuments, on donnait son nom aux places et avenues, on écrivait sur lui tragédies et comédies, on composait des histoires émouvantes sur sa triste vie et l'on répérait généralement dans ses idées bien qu'à l'aide de différents arguments une preuve frappante et incontestable du *primato d'Italia* par rapport aux nations *d'oltre Alpe*. B. Croce a donc eu le terrain parfaitement préparé en inaugurant, au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, la construction du monument qu'est sa monographie *La philosophie de Giambattista Vico*<sup>4</sup>.

Le monument, cela va sans doute, est stylisé. Ayant annoncé au monde que tout le système de la pensée néoïdéaliste est uniquement un développement et une continuation de la structure bâtie par le philosophe napolitain, Croce, avec une maestria qui fait que la monographie devient presque oeuvre d'art, démontre que l'historiosophie de Vico constitue une phase d'introduction à la cristallisation de la philosophie de l'esprit. Dans son interprétation, la conscience sociale humaine de Vico en s'épanouissant prend la forme de la personnalité individuelle de l'homme laquelle tend vers la perfection; les formes de la connaissance qui s'entrechangent durant le cours du cycle historique semblent exister sous l'aspect de modèle abstrait de formes simultanées de l'activité spirituelle; l'expression poétique collective laisse la place à l'expression créatrice des génies; etc. En affaiblissant le lien de Vico avec la tradition catholique, Croce traite la Providence de Vico presque comme le synonyme des lois immanentes de l'histoire voyant dans son historiosophie la première ébauche de la philosophie d'histoire laïque contemporaine. En opposant toutefois en même temps Vico au rationalisme carthésien, donc celui du siècle des lumières il interprète sa gnoséologie dans l'esprit d'irrationalisme et accentue outre mesure sa réserve devant l'intellect. En rapprochant la pensée de Vico

<sup>3</sup> Une relation détaillée sur la réception des idées de Vico en Italie et ailleurs est apportée par B. Croce et F. Nicolini dans la vaste *Bibliografia vichiana*, Napoli, Ricciardi 1947—48; elle a été complétée de nouvelles données par F. Nicolini dans l'introduction à *Opere de Vico*, Milano—Napoli, Ricciardi, 1953. Un aperçu synthétique de la discussion nationale sur l'oeuvre de Vico est apportée par Paolo Rossi dans: *I classici italiani nella storia della critica*, publié sous la rédaction de Walter Binni, *La Nuova Italia*, Firenze 1964, t. II, et Angela Maria Jacobelli Isoldi dans la monographie G. B. Vico, *la vita e le opere*, Capelli, Bologna 1960, chapitre VIII.

<sup>4</sup> B. Croce, *La filosofia di Giambattista Vico*, Laterna, Bari 1911; v. aussi: *Saggio sullo Hegel, seguito da altri scritti di storia della filosofia*, Laterza, Bari 1913; *Conversazioni critiche*, Seria III et IV, Laterza, Bari 1951.

de la tradition de la pensée du XVII<sup>e</sup> siècle et en le séparant du XVIII<sup>e</sup> Croce et après lui beaucoup d'autres: Gentile, Nicolini, Flora jettent hardiment un pont entre lui et le XIX<sup>e</sup> siècle. Nicolini écrit: «Sa vie ne pouvant pas se renfermer dans les limites chronologiques marquées par les dates 1668 et 1744 devait s'épanouir non au temps de la maturité du siècle des lumières, formation de l'esprit qui lui fut tout à fait étrangère et qu'il combattait constamment... mais plutôt à l'époque de la maturité du romantisme donc cette forma mentis dont il fut justement le plus grand précurseur... Ses paroles devaient être écoutées par Francesco de Sanctis, Georg Hegel ou Bertold Niebuhr lesquels, connaissant ses écrits comme l'Italien, ou ne les connaissant pas du tout, comme les deux Allemands ont continué l'oeuvre de renouvellement de la critique, de la philosophie et de l'histoire qu'il avait initiée»<sup>5</sup>.

La monographie de Croce a joué dans l'histoire de la vicologie un rôle sans exagération — colossal. Il y avait derrière elle l'autorité d'année en année plus puissante de Croce lui-même; elle était renforcée par les soins prévoyants de l'érudit laborieux Fausto Nicolini qui dans des dizaines de dissertations et appendices a doté de matériel historique chaque pensée, chaque suggestion de Croce; avec le temps toutes ces suggestions ont gagné des propagateurs éminents tels que Francesco Flora ou Guido de Ruggiero; c'est elle enfin qui a donné leur forme aux interprétations fournies par les manuels scolaires.

La version de Croce a dominé longtemps dans les études de l'oeuvre de Vico, mais cela ne signifie pas que les autres d'interprétations eussent été sans importance. L'une d'entre elles fut inspirée par le fascisme. Parmi ses variantes il y a eu une brochure assez mince mais caractéristique à cause du nom de son auteur, F. Orestano lequel à l'encontre de Gentile construisait la doctrine officielle du fascisme, brochure intitulée *Rome dans l'oeuvre de Vico* et parue en 1937<sup>6</sup>. Selon l'interprétation d'Orestano l'histoire de Rome ne serait pas chez Vico un des nombreux exemples possibles de la réalisation historique de l'histoire éternelle idéale ébauchée par la providence mais constituerait en elle-même le modèle idéal pour toutes les autres nations; *corso esemplare della storia di Roma* devrait être une révélation des lois de l'histoire ayant une importance universelle; en un mot pour l'auteur de la *Science nouvelle* Rome devrait constituer un *Specie di Jerusalem Celeste*<sup>7</sup>. Et seulement la théorie du *ricorso* introduisant la note de prophétie sur la nouvelle chute de Rome témoignerait, selon Orestano des limites du génie du grand napolitain et demanderait à d'être

<sup>5</sup> F. Nicolini, introduction à *Opere de Vico*, ouvrage cité, p. IX—X.

<sup>6</sup> F. Orestano, *Roma nell' opere di G. B. Vico*, Istituto di studi romani, Roma 1937. L'essai d'Orestano parut dans une série de publications qui devaient par les énonciations des hommes de génie (Gioberti, Carducci mais aussi Shakespeare, Goethe) prouver que Rome est «le sommet de la pyramide de l'humanité».

<sup>7</sup> *Idem*, p. 10.

corrigée: car ce n'est pas au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'à lieu le retour du «barbarisme intellectuel» mais au XX<sup>e</sup> et ce n'est pas Rome qui lui succombe mais la sphère d'outre-Rome du monde «jadis civilisé». Or, c'est de Rome que dépend dans cette situation critique la *salvezza del mondo*<sup>8</sup>.

D'ailleurs de nombreux autres nationalistes célébraient en chœur les *italianità, latinità, romanità* de Vico en voyant dans sa doctrine l'attestation de tous les principaux fondements de la doctrine fasciste. Le soi-disant pathos nationaliste des ouvrages de Vico a charmé aussi un autre partisan du fascisme, Giuseppe Flores d'Arcais. «Sur le fond du servilisme humiliant de l'Italie du XVII<sup>e</sup> siècle — écrit-il — cet acte d'acceptation de l'esprit italien [*italianità*] ... fait un poids immense [...] ainsi que cette défense de notre tradition culturelle dont les racines aboutissent jusqu'à Rome des Césars et Rome du Christ»<sup>9</sup>. Et pour montrer cet «esprit italien», cette *latinità* ou plutôt *romanità* de Vico, D'Arcais monte et publie une anthologie conforme des textes de Vico<sup>10</sup>. Elle paraît en 1940 — il est donc difficile de s'étonner que l'apologie abstraite de la «romanité» y trouve son contrepoint dans l'éloge concret de la guerre: D'Arcais cite entre autres les fragments d'un ouvrage de jeunesse la *V Oratione* pour prouver que la guerre est toujours justifiée lorsqu'elle sert le développement de la civilisation. Le commentaire de l'auteur est le suivant: «Cette notion de la guerre est purement latine: la politique d'expansion de l'impérialisme romain a été sans doute dans un degré sensible favorable à l'épanouissement de la culture des pays dépendants; non subjugués mais assimilés pour l'idée de Rome»<sup>11</sup>.

Un exemple classique de l'interprétation fasciste c'est l'ouvrage de Nino Tripodi intitulé *La pensée politique de Vico et la doctrine du fascisme* publié en 1941 sous les auspices de l'École de la Mystique Fasciste «Sandro Italico Mussolini»<sup>12</sup>. Vico n'est pas aux yeux de l'auteur un précurseur du fascisme: Mussolini n'est pas un disciple de Vico, il n'a pas lu le fascisme dans la *Science nouvelle*. Or si l'on peut trouver des affinités entre les formules des deux maîtres c'est parce qu'ils ont tous les deux — et parallèlement — écouté la voix de l'histoire de la nation. Cela dit, Tripodi sans aucune hésitation compare, réunit et contamine les conceptions de Vico avec les visions du Duce en identifiant leurs convictions dans une telle mesure que le lecteur souvent ne sait pas duquel lit-il les paroles. D'après Duce,

<sup>8</sup> *Idem*, p. 15.

<sup>9</sup> G. Flores d'Arcais, *Latinità dello stricismo vichiano*, C.E.D.A.M., Padova 1940, p. XIX.

<sup>10</sup> *Idem*.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 13 ann.

<sup>12</sup> N. Tripodi, *Il pensiero politico di Vico e la dottrina fascista*, Milano 1941, Collana di „Dottrina fascista” a cura della Scuola di mistica fascista „Sandro Italico Mussolini”.

comme d'après Vico, l'histoire de Rome est un idéal absolu pour toutes les nations. Vico a eu raison en estimant que l'histoire est l'oeuvre des hommes eux-mêmes. Dans le principe de *fare la storia* sont renfermés les «postulats fondamentaux pour la doctrine fasciste» Duce a toujours accentué le moment de la responsabilité de l'homme envers sa destinée humaine<sup>13</sup>. Vico a pourtant senti avec justesse qu'une nation peut arriver à la hauteur de sa mission historique uniquement en choisissant parmi ses membres le Capo, chef qui la conduira vers sa destinée. Capo avec l'élite ou aristocratie spirituelle est guidé dans ses entreprises par ces «motifs communs de la vérité» que Vico découvrait dans le *sensus communis* national. La Nation constitue alors une unité cohérente, ou l'Etat<sup>14</sup>. Le cours de l'histoire, le *corso* des nations est délimité par le modèle universel de l'histoire éternelle idéale imaginé par Vico. Cependant toutes les nations ne sont pas égales: certaines parmi elles, plus fortes, réalisent ce modèle bien avant les autres, plus faibles; il en résulte que l'Etat au plus grand potentiel de volonté et de force a le droit et le devoir de diriger même par force — le cours des autres Etats. Il a le droit — comme dit le Duce — par la force de son active universalité de changer un Etat-Nation en Etat-Empire<sup>15</sup>.

Pour que le rôle précurseur de Vico par rapport au fascisme ne suscite plus aucun doute il est bon de se référer à une voix étrangère. Or, il est attesté par l'Anglaise Aline Lion dans son ouvrage de 1927 intitulé *La généalogie du fascisme*<sup>16</sup>. Vico «the most Italian of Italy's thinkers», créateur des conceptions près desquelles les tentatives de Rousseau sont un enfantinage a été dans cette étude reconnu l'auteur d'un chaînon important dans la chaîne qui conduit la pensée italienne depuis Machiavelli par Gioberti vers Gentile et Mussolini.

Les interprétations fascisantes bien que caractéristiques et significatives en leur temps constituaient uniquement une marge de l'abondante production vicologique. Un rôle plus sérieux revient aux interprétations proposées par les catholiques.

L'opinion catholique, comme nous l'avons vu, a été à une époque reculée généralement méfiante lorsqu'il s'agissait de Vico. Les causes de ce manque de confiance ont été exposées il y a déjà deux cent ans par le père Bonifaccio Finetti<sup>17</sup>, en une forme que l'on peut estimer

<sup>13</sup> *Idem*, p. 40.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 80.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 121.

<sup>16</sup> A. Lion, *The Pedigree of Fascism. A Popular Essay on Western Philosophy of Politics*, Sheed and Ward, London 1927.

<sup>17</sup> V. B. Finetti, *Difesa dell'autorità della Sacra Scrittura contro Giambattista Vico*, 1768. Finetti a surtout contredit la thèse de la «déhumanisation complète» que la famille humaine a du subir après le déluge. La thèse arbitraire du *stato ferino* laisse une empreinte sur toute la doctrine historique de Vico: elle lui fait commettre des erreurs dans sa conception de la proportion des forces entre l'homme et la Providence en permettant d'éliminer la divinité de l'histoire. Comme on est proche — prévenait Finetti — de la «matière pensante» épicuréenne.

classique. Le canon critique du père Finetti a fonctionné longtemps — jusqu'aux premières dizaines d'années du XX<sup>e</sup> siècle. L'activité de Croce et surtout l'introduction de Vico dans les écoles a fait que les catholiques ont changé de front. Le tournant eut lieu en 1925, au 200<sup>e</sup> anniversaire de la création de la *Science nouvelle*. On a vu paraître alors un volume collectif des travaux vicologiques élaborés par l'Université catholique de Milan.

L'introduction idéologique est sortie de sous la plume du recteur de cette école, Agostino Gemelli<sup>18</sup>. Les catholiques ont pu apprendre que Vico a été et demeure «leur penseur» et qu'ils doivent «étudier avec confiance» son oeuvre. Seuls les *uomini di poca fede* («hommes de petite foi») pouvaient accuser Vico de hérésie. La critique catholique a pour devoir de faire face et de surmonter les fausses conceptions laïques qui sans fondement aucun mettent en question l'orthodoxie du célèbre napolitain.

Cette tâche fut entreprise par le francisain Emilio Chiochetti dans un livre publié en 1935 et intitulé *Philosophie de G. B. Vico*<sup>19</sup>. L'auteur a l'intention de «représenter fidèlement la pensée philosophique de G. B. Vico et malgré Gentile et surtout malgré Croce rendre cette pensée à la tradition platonico-chrétienne». Chiochetti cependant remplit cette mission d'une façon primitive, négligeante et maladroite. Les objections jadis si nombreuses sont dans son ouvrage omises ou satisfaites par une simple négation: Vico crée une vision de l'histoire en plein accord avec l'instruction biblique, sa conception n'a rien de commun avec l'immanentisme etc.

Croce a réagi au livre de Chiochetti par une simple colère humaine. Et pour empêcher une fois pour toutes ses adversaires de se glisser au-dessus des problèmes contradictoires il a publié dans une édition populaire un texte jamais réédité depuis, la *Défense du père Finetti*<sup>20</sup>. «J'aime — écrivait Croce dans la conclusion — le noble critique Finetti qui par un blâme clair et précis atteste la grandeur de Giambattista Vico».

La furie de Chiochetti ne cédait en rien à l'irritation de Croce. Le francisain a répliqué par un article «Encore de Vico»<sup>21</sup>. Le tranchant de cette réplique blessait surtout cruellement Finetti: «ce Finetti

---

de la conviction lucrécienne que la «matière pure est la source d'où tirent leur origine toutes les idées humaines». Et que le style de pensée de Vico puisse en effet donner «l'occasion à de dangereux abus», on le voit sur l'usage fait de la *Science nouvelle* — selon Finetti — par «un des incrédules» N. Boulanger.

<sup>18</sup> A. Gemelli, *Unità di vita e pensiero in G. B. Vico*, dans: *G. B. Vico, Vita e Pensiero*, Milano 1926, p. 1—17.

<sup>19</sup> E. Chiochetti, *La filosofia di Giambattista Vico. Saggi, Vita e Pensiero*, Milano 1935.

<sup>20</sup> B. Finetti, *Difesa dell'autorità della Sacra Scrittura contro Giambattista Vico* a cura di Benedetto Croce, Bari 1936.

<sup>21</sup> E. Chiochetti, «Ancora di Vico», *Rivista di Filosofia Neoscolastica*, XXX, 1937, 2, p. 148—157.

que Croce aime» y a été déclaré infâme en tant que critique primitif, privé de ce brin de perspicacité qui lui permettrait de comprendre l'orthodoxie et d'estimer la grandeur de Vico.

Dix ans plus tard, en 1947 une interprétation catholique successive de Vico a été entreprise par Franco Amerio dans une vaste monographie intitulée *L'introduction à l'étude sur G. B. Vico*<sup>22</sup>. A l'encontre de l'ouvrage dilettant de Chiocchetti l'étude d'Amerio est le produit d'une science authentique vaste et profonde et d'un sérieux effort intellectuel. Amerio désire — comme l'exigeait Gemelli — assimiler Vico; il le fait cependant en prenant pour appui ceux des fils de la pensée de Vico qui se soumettent le plus facilement à cette assimilation. Son aspiration est — comme avant celle de Chiocchetti — de créer un tel modèle d'interprétation qui exclurait toutes interprétations en dehors du catholicisme et surtout celles de Croce; or sa critique vise effectivement les faiblesses essentielles des suggestions de Croce. Dans la structure de son vaste essai les problèmes de l'*erramento ferino* et de ses conséquences perdent leur importance décisive et passent en marge en cédant la place à l'analyse des questions centrales de la philosophie et de l'histoire: celle de la gnoséologie de Vico basée sur le principe de *verum factum* et de son rapport avec la tradition scholastique, du problème de la collaboration réciproque entre le dieu et l'homme que l'auteur résoud par la formule de «l'unité théantropique du processus du devenir historique» (*unità teantropica del divenire storico*)<sup>23</sup> etc. Très essentielles sont les conclusions d'Amerio concernant la question du rôle actuel de la tradition de la pensée de Vico. Croce supposait que Vico apporte un embryon de la synthèse des temps modernes. Amerio estime par contre que Vico porte en quelque sorte leur antithèse car sa pensée est opposée à l'idée nationaliste abstraite et hermétiquement séparée du *sensus communis*, à la métaphysique laïque de l'Idée et du Moi, à la conception matérialiste de la réalité, aux modèles libéraux et socialistes des systèmes sociaux, à l'idolâtrie du progrès technique. Et sous tout ce bénéfique d'inventaire Vico est «évidemment — un représentant caractéristique de la philosophie italienne», occupant dans la tradition philosophique de la presquîle la place exposée du principal précurseur de Rosmini<sup>24</sup>.

<sup>22</sup> F. Amerio, *Introduzione allo studio di G. B. Vico*, SEI, Torino 1947.

<sup>23</sup> *Idem*, p. 525.

<sup>24</sup> *Idem*, p. 532—535. L'irritation de Croce a apporté cette fois des résultats plus modestes sous l'aspect d'une édition phototype du manuscrit *Affetti di un disperato*, poème philosophique de jeunesse avec des traces de l'influence de Lucrèce (*Affetti di un disperato*, a cura di Benedetto Croce, Laterza, Bari 1948): dans cette publication le lecteur peut apercevoir les corrections caractéristiques qui prouvent que les opinions du jeune poète n'éveillaient pas la confiance des milieux officiels. Une polémique plus large avec l'ouvrage d'Amerio a été entreprise cette fois par F. Nicolini dans une publication de 1949 intitulée *La religiosità di Giambattista Vico* (Laterza, Bari). Privé cependant de l'inspiration de Croce qui était déjà près de mourrir, Nicolini a dû se imiter à renforcer d'un matériel éruditif, d' ailleurs imposant, les suggestions que renfermait le livre de



Les derniers quinze ans ont apporté aussi des tentatives intéressantes d'interprétations existentialistes de Vico. L'auteur d'une d'entre elles est un éminent historien de philosophie Nicola Abbagnano. Il entreprit une analyse de l'historiosophie de Vico dans une vaste introduction à l'anthologie des textes de Vico choisis par lui-même en 1952<sup>25</sup>. Son attention se concentra avant tout sur la conception du rôle de l'homme dans l'histoire. Croce fait erreur en croyant voir chez Vico une thèse immanentiste. Cette thèse signifierait la négation de la liberté des agissements humains, elle rayerait la puissance créatrice de l'homme elle enlèverait aux hommes la responsabilité pour le cours de l'histoire. En réalité Vico n'est point immanentiste. Le plan de l'histoire idéale est transcendant par rapport à l'histoire réelle. Il vient de Dieu. Mais Dieu — dans la conception de Vico — ne remplace pas les hommes: l'homme est le seul protagoniste de l'histoire. Le plan de l'histoire idéale embrasse non les directives de l'action mais la norme qui donne à cette action de l'ordre et du sens; il est tout ce que l'histoire humaine devrait être mais qu'elle n'est pas; il crée un canon permettant d'évaluer les événements réels. «La transcendance de l'histoire éternelle idéale — écrit Abbagnano — signifie uniquement que l'importance de l'histoire reste constamment au-delà de la sphère des événements particuliers dont les hommes sont les seuls auteurs». Devant cette norme transcendante, l'histoire réelle est toujours inévitablement problématique. L'homme peut agir malgré elle, perturber l'ordre, s'égarer, défaillir. «Pour Vico l'histoire est le champ d'une bataille profondément dramatique où l'homme ne trouve l'appui d'aucune loi absolue», car «rien n'est aussi contraire à l'esprit de Vico que l'idée du progrès» mais «il doit faire confiance uniquement à son propre impératif moral»<sup>26</sup>.

Ainsi la transcendance de l'ordre providentiel crée la base de la liberté humaine. C'est ce principe — estime Abbagnano — qui constitue la clé de toute la structure de l'oeuvre de Vico; et c'est celui qui jusqu'à aujourd'hui peut apporter de vivantes inspirations.

Une structure pareille revêt l'interprétation que donne un autre partisan — alors — de l'existentialisme, Enzo Paci. Dans son livre de 1949 int. *Ingens Sylva*<sup>27</sup>, et dans l'introduction à son anthologie de textes de Vico<sup>28</sup> publiée également en 1952 il estime que «La Science

Finetti: en dehors des questions de la crise de foi de jeunesse (dont témoignerait le poème d'*Affetti...*) il y apparaît le problème de l'erramento ferino, de la genèse de la langue, des origines de la religion etc. La suivante interprétation catholique tentée par Dante Severgnini dans un essai intitulé. *Il «serioso poema»* (MSC, Milano 1953) apporte peu de nouveaux éléments; mais elle témoigne ne serait-ce que par ses dimensions imposantes de la vitalité de la vicologie catholique.

<sup>25</sup> G. B. Vico, *La Scienza nuova e Opere scelte*, a cura di Nicola Abbagnano, UTET, Torino 1952.

<sup>26</sup> *Idem*, p. 17—18.

<sup>27</sup> E. Paci, *Ingens sylva*, Torino 1949.

<sup>28</sup> G. B. Vico, *Autobiografia e Scienza nuova*, Introduzione, scelta e commento a cura di Enzo Paci, Paravia, Torino 1952.

*nouvelle* apprend à l'homme quels sont les devoirs des hommes en tant que créateurs actifs de l'histoire, elle démontre que l'histoire est une lutte éternelle contre le barbarisme dont le retour menace constamment [...] et laisse sentir aux hommes le risque et la responsabilité pour leur l'activité dans la communauté du peuple ou des peuples»<sup>29</sup>.

Les études des marxistes italiens apportent un ton différent dans le contexte de différentes versions de la vicologie rappelées ici. Les intellectuels marxistes ont étudié l'oeuvre de Vico attentivement et avec respect. Ils étaient pourtant loin d'actualiser, à l'exemple de Croce l'idée de Vico, en faire le précurseur du marxisme. Ils ont traité la Science de Vico avec toutes les distances — en oeuvre digne de la plus vive attention mais éloignée dans le temps et appartenant à une époque écoulée. Pour l'Italien Antonio Labriola<sup>30</sup> cette distance est même plus grande que pour le Français Lafargue qui voulait contaminer aveuglément l'historiosophie de Vico avec la philosophie de l'histoire de Marx en déformant douloureusement les deux. Labriola appréciait surtout la thèse de Vico que l'homme se crée lui-même et que la nature humaine autant que la culture et les institutions sociales ont un caractère historique. Il analysait attentivement son système des lois régissant l'histoire humaine. Il examinait avec intérêt les preuves qui, selon Vico, témoigneraient que l'art et le mythe sont des outils «d'organisation de l'imagination sociale et des réalisations intellectuelles humaines».

En un mot — il voyait chez Vico des conquêtes précieuses de la pensée historique et sociologique. Mais en même temps il était loin de succomber comme le faisait Michelet au charme de tout le système. Vico était pour lui un homme non du XX<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> mais du XVIII<sup>e</sup> siècle, représentant de la bourgeoisie d'avant le siècle des lumières.

Gramsci<sup>31</sup> lisait Vico dans un esprit pareil mais avec encore plus de distance. Selon lui lorsque Croce remonte jusqu'à Hegel c'est déjà mal, mais s'il le fait jusqu'à Vico, c'est pire. Hegel a participé à des événement de grande portée — «à quel mouvement historique de haute importance Vico avait-il pris part?»<sup>32</sup>. C'est vrai qu'il fut un homme de génie. Son génie consistait en ce que son esprit a su embrasser un vaste monde quoiqu'il lui fût donné de vivre dans une impasse morte de l'histoire. Ainsi Gramsci se réfère souvent au témoignage du napolitain et le traite d'habitude avec respect comme digne source d'inspiration — mais cet inspiration concerne d'habitude des questions particulières. La science de Vico est ici simplement une partie, un élément d'un vaste matériel érudit.

<sup>29</sup> *Idem*, p. 38.

<sup>30</sup> A. Labriola, *Essai sur la conception matérialiste de l'histoire*, Książka i Wiedza, Varsovie 1961.

<sup>31</sup> A. Gramsci, *Oeuvres choisies*, t. I et II, Książka i Wiedza, Varsovie 1961.

<sup>32</sup> *Idem*, t. I, p. 256.

Ces derniers temps Giambattista Vico a trouvé parmi les marxistes des monographistes passionnés mais objectifs et parfois assez sévères qui avec le plein équipement philologique poursuivent l'étude de son époque, du milieu, des sources, de l'influence et des vicissitudes de la fortune que sa doctrine a dû subir — tels que le chercheur de mérite, l'historien de la philosophie italienne Nicola Badaloni. Dans un vaste discours imposamment riche en documentation intitulé *Introduction à Vico*<sup>33</sup>. Badaloni garde envers Vico les pleines distances d'un historien. Il entreprend la peine de recréer la silhouette du penseur non pour prouver son importance actuelle mais pour établir sa place réelle dans la tradition nationale italienne<sup>34</sup>.

<sup>33</sup> N. Badaloni, *Introduzione a G. B. Vico*, Feltrinelli, Milano 1961.

<sup>34</sup> Qu'il nous soit permis pour terminer de mentionner la réception des idées de Vico en dehors de l'Italie, chez deux représentants éminents de la culture européenne du XX<sup>ème</sup> siècle. L'un d'eux c'est Arnold Toynbee. La théorie des cycles surtout demeure vivante dans sa vision. Transformée, il est vrai. Entre le *corso-ricorso* Toynbee introduit sa propre question du challenge-response. Il transforme les lois du cycle, voit à sa propre manière la dynamique de celui-ci. Mais en même temps, justement à cause de la découverte des révolutions cycliques de l'histoire il aperçoit chez l'auteur de la *Science nouvelle* des traits d'un authentique génie. Car «il disposait uniquement de la connaissance de deux civilisations, la sienne et l'hellène, or la sienne durait encore. Malgré cela, en comparant sa propre civilisation à l'hellène il a su expliquer le rythme cyclique du cours de l'histoire dans *l'Ere de la Civilisation*. On peut ne pas accepter la thèse que le mouvement cyclique épuise toutes les possibilités de mouvement. On peut estimer, comme je l'estime parmi de nombreux chercheurs, que le mouvement cyclique n'embrasse pas tous les phénomènes. Mais il serait difficile de prouver qu'il ne soit pas un élément très important des problèmes humains». (*Study of History*, t. XII, p. 585). Pour ces raisons et pour d'autres — p. ex. par respect pour la théorie des mythes de Vico — Toynbee volontiers et en pleine conscience avouait ses affinités avec lui. «Certains — écrivait-il — remontent en arrière pour me placer dans le monde de Vico. (...) C'est une opération que j'estime autorisée». L'autre c'est James Joyce. Dans *Finnegan's Wake*, étrange oeuvre privée de commencement et de fin dont l'action — si l'on peut parler d'action — se répète et dure éternellement, la première phrase constitue une partie de la dernière: «A way a lone a last a loved a long the riverrun, past Eve and Adam's, from swerve of shore and bend of bay, brings us by a commodius vicus of recirculation back to Howth Castle and Environs» (Joyce, *Finnegan's Wake*, Faber, London 1949, pp. 628, 3). Dans cette citation nous reconnaissons facilement une allusion à Vico, à sa conception des cycles et en même temps à la ruelle *Vico's road* qui suit *Round and round* dans une ville nommée Dublin. Joyce répète la thèse des révolutions constantes et a recours à la vision du *ricorso* — quoique il traite l'inspiration de Vico librement, en la confondant avec de nombreux autres motifs: la cosmologie de Bruno, les légendes de l'Orient, les paraboles bibliques, les archétypes de Jung. (V. E. Naganowski, *Télémaque dans le labyrinthe du monde*, Czytelnik, Varsovie 1960). Il est caractéristique et surprenant que Vico puisse, malgré la distance de trois siècles, constituer dans son pays et au-delà de ses frontières non seulement un digne sujet d'études historiques mais aussi une vive inspiration créatrice.